

Jean-Claude Caron

Jules MICHELET, *Correspondance générale, tome XI : 1866-1870*, Textes réunis, classés et annotés par Louis Le Guillou, Paris, Librairie Honoré Champion, 2000.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean-Claude Caron, « Jules MICHELET, *Correspondance générale, tome XI : 1866-1870*, Textes réunis, classés et annotés par Louis Le Guillou, Paris, Librairie Honoré Champion, 2000. », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne], 20/21 | 2000, mis en ligne le 04 septembre 2008, Consulté le 03 février 2012. URL : <http://rh19.revues.org/index229.html>

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848
<http://rh19.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rh19.revues.org/index229.html>

Document généré automatiquement le 03 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Jean-Claude Caron

Jules MICHELET, *Correspondance générale, tome XI : 1866-1870, Textes réunis, classés et annotés par Louis Le Guillou, Paris, Librairie Honoré Champion, 2000.*

1 Soulignant la méconnaissance de ce quinquennat 1866-1870 dans la vie de Michelet, Louis Le Guillou en explique aussi la cause : " on attendait Michelet, il aurait fallu chercher Athénaïs ". Madame Michelet devient de plus en plus souvent la plume de Jules, que ce soit au plan professionnel (ainsi des relations avec les éditeurs, comme Émile Templier, successeur de Hachette à la tête de cette vénérable maison), ou au plan relationnel, au sens large. Le couple partage sa vie entre la rue de l'Ouest et Hyères, avec quelques escapades à Bagnoles-de-l'Orne, mais aussi en Suisse, notamment pour y visiter les Quinet. Enfin, la guerre de 1870 voit s'exiler les Michelet jusqu'à Florence. Pour le reste, la vie du couple est doublement laborieuse : chacun travaille à son œuvre, Athénaïs supervisant le plus souvent celle de Jules, en plus d'écrire son œuvre propre, dont la postérité a essentiellement retenu les *Mémoires d'une enfant*, publié en novembre 1866. Cette fusion intellectuelle n'est du reste pas l'apanage des seuls Michelet : le même phénomène est perceptible chez les Quinet où Hermione se fait de plus en plus souvent le porte-plume d'Edgar. La mort reste un sujet obsédant, Michelet, qui la nie et s'inquiète en particulier de la mort apparente, avec la crainte réitérée d'être enterré vivant. À plusieurs reprises, il insiste pour qu'Alfred Dumesnil fasse constater par un médecin la mort réelle de son oncle Narcisse, au moyen d'une profonde incision : " J'ai ce malheur, ou ce bonheur, de ne pas croire à la mort ". En contrepoint, on observe la naissance ou plutôt l'affermissement de la passion de Michelet pour l'éducation des enfants, à travers le livre de sa femme, perçu comme le livre de l'éducation des petites filles. Cela renforce chez Michelet l'envie de traiter à son tour des problèmes éducatifs, en particulier ceux de la prime enfance : *Nos fils* s'annonce dès 1866-1867. Michelet poursuit également la publication de ses œuvres à caractère écologique — au sens étymologique du terme, naturellement —, avec *La Montagne*, fruit d'une passion et d'une conception partagées avec Athénaïs.

L'œuvre historique de Michelet se poursuit à un rythme soutenu : *l'Histoire de France*, bien entendu, mais aussi la mise en chantier de *l'Histoire du XIXe siècle*, sans compter de multiples rééditions. *L'Histoire de France* prend fin avec l'étude du XVIIIe siècle, centré autour des personnages de Louis XV et de Louis XVI. Ce vieux chantier ouvert sous la Monarchie de Juillet occupe une moindre place dans la correspondance de Michelet, qui dit se sentir soudainement orphelin avec son achèvement. Les idées de Michelet vont à la fois en s'affermissant et en se raidissant. Sa conception de la place sociale de la femme est explicite : " le ménage, c'est-à-dire aimer, être aimée, élever les enfants [...] ; un monde de travaux intérieurs [...] ". Car pour Michelet, " partout où la femme tombe si bas qu'on la paye comme ouvrière (elle, née uniquement pour être maîtresse de maison), l'enfant meurt ". Sa conception n'est au fond pas très éloignée de celle de Proudhon, même s'il reconnaît, dans une lettre à Gustave d'Eichtal, que " la femme est un puissant véhicule cérébral ", comprenez qui pourra... L'antipathie envers Rousseau, apôtre du " narcotisme ", c'est-à-dire de la rêverie contre l'action, se perpétue. Dans les derniers temps, l'historien travaille essentiellement sur des ouvrages déjà publiés, tout en cherchant à obtenir des brochures sur le temps de la pré-révolution. Il s'intéresse en particulier aux événements du Dauphiné, interprétés comme la première manifestation d'un dépassement de la provincialité vers un espace national. On remarque aussi une certaine fascination pour Mirabeau. Puis entreprenant d'écrire l'histoire de son siècle, Michelet s'intéresse alors à la pensée de Saint-Simon et de Fourier, utilisant les services de

Gustave d'Eichtal, et se penche plus précisément sur le cas de Lyon, la ville industrielle par excellence, donc la ville-siècle, le creuset où ont vécu Fourier, Ampère, Ballanche, Proudhon. On relève le nom de Zola parmi les nouveaux critiques rendant compte, très favorablement, mais très paresseusement, de l'*Histoire de France*, plus convaincant lorsqu'il offre sa lecture de *La Montagne*. La correspondance montre ses limites en tant que source historique non recoupée avec d'autres : l'emphase des dithyrambes d'un Hugo dissimule des critiques proférées devant d'autres ; l'adhésion de Flaubert, quoique aussi dithyrambique, est plus argumentée ; on leur préférera les appréciations amicalement, mais justement critiques, d'un Charles Alexandre. Le réseau d'amis, du reste, se resserre devant l'œuvre de la mort. Il reste surtout Quinet, le fidèle Quinet, que Michelet a connu en 1825 dans le salon de Cousin, et Eugène Noël, pour lequel l'historien joue volontiers le rôle d'intermédiaire auprès des éditeurs parisiens. Mais avec Quinet, la fissure ouverte avec la publication de *La Révolution* ne se referme pas : elle s'élargit, derrière le ton emphatique et sincère de l'amitié réciproque proclamée à longueur de page. Si elle ne la résume pas, la question de la violence révolutionnaire, de la nécessité de la dictature, du terrorisme robespierriste passe comme une lame entre les deux historiens : s'agit-il encore d'histoire ou d'idéologie, comme l'actualité du débat le laisse à penser ? À cela s'ajoute la question religieuse : Quinet appelle de ses vœux un renouveau chrétien, vœux que Michelet ne partage évidemment pas, lui qui voit dans le christianisme le principal facteur d'affaiblissement de la " race ". Mais il y a plus : il semble que l'exil agisse comme un dissolvant de l'amitié, dans la mesure où Quinet conserve une antipathie globale contre l'Empire alors que Michelet, sans nullement se rallier, est sensible à la libéralisation du régime. Ainsi que l'écrit Hermione Quinet à Athénaïs Michelet — le couple Michelet vient de passer à Veytaux —, " Espérer est doux et facile, mais le passé et le présent ne peuvent s'oublier ". Dans une lettre de septembre 1868 d'une grande lucidité, Michelet pointe et formule à Quinet tout ce qui les sépare : la rupture est officialisée, même si elle continue de s'accommoder des formes épistolaires de la bienséance et d'une réelle affection qui s'ancre dans un passé commun de plus en plus mythifié à mesure qu'il s'éloigne. La réponse de Quinet est pathétique, bien que parfaitement sincère venant d'un " enterré vivant " depuis dix-sept ans, niant les divergences, les mettant sur le compte d'un bien improbable " on " qui les exciterait, ou du moins s'évertuant à les croire trop bénignes pour briser une amitié éternelle, signant ses lettres d'un " Votre ami d'il y a quarante-quatre ans ", puis " de quarante-cinq ans ". La publication en janvier 1870 de *La Création*, hymne de Quinet à l'évolutionnisme, ne suscite pas beaucoup d'intérêt chez Michelet. Celui-ci, du reste, débat également avec Louis Blanc au sujet de la Révolution, insistant sur la légitimité que lui donne le fait d'avoir été le premier à puiser à la source, d'avoir " exhumé la Révolution des Archives ". En juxtaposant la légitimité de sa pratique historique et les conclusions auxquelles il parvient, Michelet cherche à s'inscrire dans une vérité historique dont il serait l'unique détenteur ou à tout le moins le seul guide.

Il y aussi le deuxième cercle des amis, avec Armand Lévy, Paul Meurice, Charles Alexandre, Charles-Louis Chassin et d'autres, hommes de plume et souvent de presse : car les Michelet accordent une attention démesurée et dépensent une énergie sans bornes pour s'assurer que leurs ouvrages seront recensés dans la presse. Et encore un troisième cercle, constitué de notoriétés avec lesquelles Michelet, à défaut de relations amicales, entretient des relations de proximité idéologique : ainsi de Victor Hugo, d'Athanase Coquerel, de Jules Clarétie, d'Étienne Arago ou de Marcelin Berthelot. De noms nouveaux apparaissent, ceux d'une génération plus jeune, comme Jean Aicard ou Henri Rochefort. Quant aux relations avec Alfred Dumesnil, elles sont étroitement et froidement financières, en rapport avec les frais d'éducation d'Étienne, le petit-fils de Michelet : la brouille empirant, le grand-père ne voit plus ses petits-enfants. La mort de Narcisse, le vieil oncle de Jules logé chez Alfred, à l'âge de 90 ans, ne rapproche pas les deux hommes : Michelet juge que le discours prononcé par Alfred sur la tombe de Narcisse lui était hostile et rappelle que de 1846 à 1867, il a envoyé à Vascoeuil plus de 70 000 francs... Quant à Étienne, il semble faire revivre à Michelet ce que son propre fils, Charles, lui a fait vivre : employé au chemin de fer de Paris à Limoges, il s'ingénie à faire des dettes, ce qui menace d'entraîner sa révocation.

L'action politique proprement dite de Michelet se fait moins présente : l'historien soutient de nombreuses causes, mais joue davantage le rôle du sage, voire du moraliste. Son véritable engagement, au fond, c'est l'histoire, comme en témoigne sa passe d'arme avec Charles Delescluze — alors emprisonné à Sainte-Pélagie, du fait de sa condamnation dans l'affaire de la souscription Baudin — au sujet de Robespierre. Idéologiquement, Michelet navigue entre le nationalisme prompt à s'enflammer de certains et un universalisme — notamment hugolien — qui l'agace : son credo est un patriotisme non agressif, un amour exclusif, mais non excluant, de la France, reconnaissant aux autres nations le droit de s'ériger en États. Il reproche à Renan une sorte de pessimisme ou de fatalisme résigné, lui qui persiste à penser en termes d'espoir, d'avenir ; sa France est issue de la Révolution française, la matrice de tout ce qui a suivi et ce point l'écarte définitivement de Quinet. Sûr de sa route, sûr de sa valeur aussi, Michelet sombre parfois dans une sorte d'infatuation où l'anathème remplace l'argumentaire. Raison de plus pour relever les quelques lettres-programmes où l'historien exprime ses idées de manière plus élaborée. Ainsi celle adressée à Charles Dollfus en août 1869 et portant sur la centralisation, un thème alors en débat dans la vie politique française, et dont Michelet condamne seulement la forme administrative, instrument de tyrannie. Mais il se montre enclin à plus de tolérance pour tout ce qui maintient " l'âme commune " de la France, appuyant sa démonstration par le principe de l'Université, patrie de la liberté. Plus que jamais l'éducation est pour Michelet " la " question dont la solution permettrait d'achever l'avènement de la France née en 1789 : *Nos fils*, que Xavier de Ricard nomme " l'Émile du XIXe siècle ", publié à la fin de 1869, est sa contribution au débat. Le réveil de la France aux élections législatives de 1869 entraîne aussi celui de Michelet : il replonge quelque peu au cœur de la mêlée, annonce dès décembre 1869 " l'écroulement " du système.

La dimension européenne de Michelet faiblit également, même si la correspondance témoigne de la persistance de son influence, en particulier auprès des Italiens, des Roumains ou des Polonais. Le plus frappant, dans ces lettres de 1866-1870, demeure la grande lucidité de Michelet quant à l'avenir national des peuples de l'Europe. Dès septembre 1866, il constate que la Prusse, bien que " sèche et Wende "de race slave" [...] sera forcée de devenir une Allemagne ". Là aussi, le positionnement de Michelet et de Quinet s'avère sensiblement différent : depuis *De l'Allemagne et de la Révolution*, publié en 1832, jusqu'à " France et Allemagne ", une série de trois articles parus dans *Le Temps* en 1867, puis publiés sous forme de brochure, le second, pourtant le meilleur connaisseur du monde germanique, en appelle à la méfiance, voire à la défiance envers la Prusse — un point de vue que partage Henri Martin — ; tandis que Michelet, inscrivant sa réflexion dans une conception plus universelle de l'évolution des peuples, sait que l'on ne peut s'opposer à l'émergence des nations. Aussi rétorque-t-il à Quinet, en janvier 1867 : " Vous êtes un peu dur pour la masse. Il fallait bien que l'unité vînt de là où était la force. Ainsi qu'elle est venue, en Italie, des Piémontais, si rudes et si peu Italiens. D'où vouliez-vous que l'on prît le point de départ ? ". Michelet, comme nombre de ses contemporains, perçoit très tôt — dès 1867 — que la menace d'une guerre européenne, au sein de laquelle France et monde germanique seraient en première ligne, est bien réelle. Il prend son parti avec la même précocité et n'en bouge pas : ce sera celui de la paix. Propos réitérés de forte et belle manière dans une lettre en date du 10 juillet 1870 (" Plantons le drapeau de la paix. Guerre à ceux-là seuls qui pourraient vouloir la guerre en ce monde ! "). Pour Michelet, Napoléon III a tout à gagner à une guerre qui ne pourrait que le raffermir. Et dans une lettre du 15 juillet adressée à Paul Meurice, le propos est davantage argumenté : " l'idée supérieure de l'Europe [...] est en deux nations, l'Allemagne, l'Italie veulent l'unité, elles l'auront. Quand vous mettriez le monde dans le sang jusqu'aux genoux, cela sera. Bismarck est désagréable. Que m'importe ? Les officiers prussiens sont de petits nobliaux insolents. Cela n'empêche pas l'énorme légitimité de la grande Allemagne qui veut être une et le sera. De même le Piémont est très peu italien, et fort désagréable. Mais l'Italie sera ! ". Michelet donna son adhésion à l'appel pacifiste intitulé " Au peuple allemand ! Au peuple français ! ", daté du 31 juillet 1870, au bas duquel on relève également les signatures de Marx et d'Engels. Après l'affaire du 26 août, il intervint aussi pour éviter la mort à deux blanquistes impliqués, recevant une réponse signée de Thiers...

Les Michelet quittèrent Paris le 2 septembre pour la Suisse, alors que les Quinet faisaient le chemin inverse : cette fois, l'historien ratait son rendez-vous avec l'histoire. Mais il n'est pas sûr qu'il ait eu envie de voir une suite qu'il présentait désastreuse. Michelet suit à distance, de Suisse puis de Florence, le siège de Paris par le truchement des quelques lettres qui lui parviennent, dont celles de Jeanne Dumesnil, sa petite-fille, et travaille à *La France devant l'Europe* qu'il cherche désespérément à publier. Sa longue lettre à Élie-Ami Bétant du 18 octobre, écrite depuis la Suisse et publiée dans *L'Indépendance belge*, exprime sa position : pour lui, le vote massif en faveur du plébiscite d'avril était avant tout un vote pour la paix ; mais il dénonce aussi la colonisation allemande rampante en France avant la guerre : " Nulle part plus directement elle n'a préparé, renseigné, guidé l'invasion ", tout en se montrant sûr d'une prochaine réconciliation : " Ne parlez plus pour l'Allemagne, laissez-la parler elle-même, agir et voter librement. Elle tendra la main à la France ". Toujours aussi combatif, l'historien pense que l'écriture, sa plume, peuvent encore peser sur le destin des nations. Il pense et agit au niveau européen. Il est patriote, souffre de voir son pays envahi et défait, Paris assiégé, mais refuse de céder devant la réalité des faits : cette guerre, pour lui, n'a pas été voulue par le peuple français, mais par ses dirigeants. Aussi en appelle-t-il à une prompte réconciliation avec le voisin allemand, tout en sachant que l'histoire récente ne peut qu'apporter un démenti à sa position.

Ainsi s'achève, dans une sorte d'exil volontaire, à rebours du chemin fait par ses anciens amis, l'année 1870 dont Michelet ne sait pas encore qu'elle se prolongera au printemps 1871 pour devenir " l'année terrible ". Cet avant-dernier volume de la correspondance générale de Michelet est aussi le témoin de l'engagement d'un intellectuel dans des temps difficiles. Position fragile, alors que le temps serait plutôt à une sorte d'" union sacrée " faisant fi des analyses politiques relatives aux causes de la guerre. Michelet reste étonnamment lucide et campe sur ses idées pacifistes : on ne lui en fera pas reproche. Il sait qu'il a plus à perdre qu'à gagner dans cette affaire. Pour conclure, il convient de souligner à nouveau la qualité du travail éditorial dû à Louis Le Guillou : ce dernier ne se contente pas seulement d'établir le texte de cette correspondance et de classer chronologiquement ces lettres. Il continue à confronter le *Journal* de Michelet avec les lettres, mais aussi celles-ci avec les réactions d'Hermione Quinet ou d'Athénaïs — en particulier lorsque celle-ci " découvre " le *Journal* que Jules tient en secret... — Louis Le Guillou fournit aussi en contrepoint et parfois intégralement les textes auxquels certaines de ces lettres font allusion : ainsi des critiques d'Émile Zola. Cette immense entreprise éditoriale devrait s'achever avec la publication du douzième et ultime volume de la correspondance générale de Michelet : mais y a-t-il une fin avec Michelet ? De celui-ci, l'image ne sera plus la même : la publication de la correspondance aura apporté des modifications substantielles à la perception de Michelet-historien, de Michelet-européen ou encore de Michelet-homme privé, mais encore à la perception des innombrables auteurs ou destinataires de ces lettres, véritable bottin — et pas seulement mondain — du XIXe siècle. C'est dire si les historiens du siècle qui va s'ouvrir auront la possibilité de revisiter Michelet.

Pour citer cet article

Référence électronique

Jean-Claude Caron, « Jules MICHELET, *Correspondance générale, tome XI : 1866-1870*, Textes réunis, classés et annotés par Louis Le Guillou, Paris, Librairie Honoré Champion, 2000. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 20/21 | 2000, mis en ligne le 04 septembre 2008, Consulté le 03 février 2012. URL : <http://rh19.revues.org/index229.html>

Droits d'auteur

Tous droits réservés